

1940 (été)

Mateo MAXIMOFF

### *Une famille de « tziganes indésirables »*

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 56 (juin 1994), p. 8 et 9.

*Extrait de l'ouvrage de Mateo Maximoff **Routes sans roulettes** (Editions Concordia, 1993), dans lequel l'auteur, âgé de 23 ans à l'époque, évoque son internement familial au camp de Gurs, du 28 juin au 8 août 1940.*

*Au delà des approximations ou inexactitudes de cet texte, il faut souligner son grand intérêt en raison, d'une part, de la rareté de type de témoignage, d'autre part, des situations décrites.*

" (...) Il y avait des baraques par centaines; l'une d'entre elles a été réservée uniquement pour les Tziganes. Là, nous nous trouvions rassemblés. Avec nous il y avait encore Douya, de la tribu des Bombulesti. Lui et sa famille d'origine polonaise.

Que faire? Nous ne pouvions rien. Ailleurs, nous aurions pu prendre un avocat pour nous défendre. Ici, nous ne pouvions que nous résigner. Chaque matin, on nous donnait un peu de café au lait dans lequel il y avait beaucoup, beaucoup trop d'eau. On pouvait dire de la nourriture qu'elle était presque infecte. Rien n'était bon : du riz épais ou des haricots et des pois chiches. Du carpaccio espagnol. Mais il fallait bien manger.

Parfois, Bénika, qui était un peu plus âgé que moi et qui était aussi mon oncle puisqu'il avait épousé ma tante Say, même s'ils vivaient séparément, et moi-même, comme nous étions les deux plus lestes et peut-être les plus forts de la tribu, nous allions dans les bois ramasser du bois, des arbres coupés; nous les mettions dans un camion pour les ramener là où nous vivions afin de chauffer la cuisine. Ensuite, il nous fallait scier ce bois. Et tout cela pour avoir un peu de thé ou une assiette de soupe aux légumes. C'était en réalité peu de chose, mais cela nous faisait tellement plaisir de pouvoir manger à notre faim.

Nous pouvions parfois quitter le camp. Certes pas autant que nous le voulions. Par exemple, un moment, Savka, le fils aîné de mon oncle Kolia était gravement malade et il lui fallait des médicaments. Le docteur du camp n'en avait pas. Alors, Kolia a obtenu la permission de se rendre à Orthez, à 14 kilomètres. Il ne pouvait faire autrement que de s'y rendre à pied, c'est à dire dans la même journée le voyage aller-retour jusqu'à la pharmacie pour y acheter des médicaments.

Une autre fois, c'était le 14 juillet, on voulait fêter la fête nationale, même si la France, ayant demandé l'armistice, avait perdu la guerre. Mais, dans le camp, les officiers voulaient avoir leur revanche; ils voulaient organiser une célébration de la Fête Nationale et ils ont cherché dans le camp s'il y avait des musiciens et d'autres artistes. On le sait, chez nous, les Roms, nous sommes tous de bons artistes. En tous cas pas moi. Je n'ai jamais joué d'un instrument de musique, ni chanté ni dansé. Ainsi, Kolia, qui était un très bon accordéoniste, mes tantes, les filles de Savka, qui étaient de bonnes danseuses ont eu vite fait de mettre sur pied une troupe en quelques jours. Le jour de la Fête Nationale, ils ont donc chanté, dansé et joué pour les officiers et les soldats du camp de Gurs. Mais nos filles étaient belles, au moins quelques unes d'entre elles.

Ainsi, quelques officiers français s'étaient amourachés d'elles. Mais vous savez que nos femmes, les jeunes filles surtout, ne veulent pas des étrangers.

Tchuli, ma tante, et Saveta, mon ex-petite fiancée, ont fait la connaissance de deux officiers à qui elles ont dit :

- Nous voulons bien être à vous quand nous aurons pu obtenir notre libération. Alors nous serons à vous.

*Les deux hommes ont fait les démarches pour que nous puissions être libérés. Mais cela n'allait pas comme nous le voulions. Dans le camp il y avait énormément de Juifs que nous voyions tous les jours. Et encore plus d'Espagnols qui avaient leurs habitudes et qui étaient là en attendant.(...) Ils étaient relativement libres. Pas comme nous.(...) Et ainsi passèrent les jours et les jours. Six semaines dans ce camp. Quarante-deux jours; car quand on est dans la misère, on a le temps de compter les jours. Les Allemands sont venus plusieurs fois, la première pour prendre tous les allemands qui se trouvaient internés dans ce camp. Ils n'étaient pas tellement nombreux, mais ils les ont quand même emmenés.*

*Une autre fois, ce sont les Italiens qui sont venus chercher leurs concitoyens. Ils étaient moins nombreux et ces Italiens qui étaient venus les chercher étaient eux-même moins bruyants. Ils sont passés presque inaperçus.*

*Et voilà que, au bout de 42 jours, nous avons obtenu notre libération. Au bureau où l'on nous a appelés, on nous a demandé où nous voulions aller. Nous avons le droit d'aller à Paris si nous le voulions, de retourner là d'où nous venions. Les Allemands nous auraient certainement laissés passer, mais nous ne le voulions pas.*

*Je peux dire que quelque temps auparavant, assez peu de temps, une semaine peut-être, mon oncle Mouto, sa femme Zimza et leurs enfants de tous âges avaient pu obtenir leur libération. Ils sont allés à Tarbes où ils ont rencontré d'autres Roms. Et Mouto, qui était assez débrouillard, était parvenu à revenir au camp pour nous raconter où ils étaient. Mais (...) c'est nous qui avons pu obtenir notre libération grâce aux deux jeunes femmes qui avaient trompé les deux officiers français en leur faisant croire qu'elles allaient devenir leurs maîtresses.. (...) Nous voici donc libres. C'était le 8 août 1940. C'est le genre de dates que l'on ne peut pas oublier. Pendant que tous prenaient le chemin de la petite gare d'Oloron-Sainte-Marie, Bénika et moi -les esclaves de la famille- nous avons pris une charrette sur laquelle nous avons chargé nos maigres bagages et, tirant et poussant, nous avons fait les quelques kilomètres qui nous séparaient de la gare d'Oloron.*

(...) Le train nous a emmenés à Pau. Là, nous avons changé de train et sommes allés à Tarbes. Comme nous étions sans argent, on nous a donné des billets gratuits. A Tarbes, mon oncle Mouto qui était venu nous attendre, nous a conduits en dehors de la ville, dans une rue qui, si ma mémoire est bonne, s'appelait : rue des Foulons prolongée, (...) de l'autre côté du Marché aux Bestiaux. Là se trouvaient quelques Roms que nous appelions dans notre langue des Rom Turko-Américains. Nous ne savions pas au juste s'il étaient comme nous des Orthodoxes, des Catholiques ou des Musulmans. Pourtant, leur langage était le même que le nôtre; il n'y avait pratiquement aucune différence, à quelques exceptions près. Ils occupaient de toutes petites tentes; comme serrées l'une contre l'autre.

Nous, les Roms, nous avons l'habitude, quand nous nous rencontrons, de faire une pativ, c'est-à-dire une fête d'honneur. A eux, cela semblait indifférent. Nous venions d'un camp de concentration où nous étions restés six semaines; nous étions misérables, nous n'avions rien; eux avaient tout et ils ne nous ont même pas offert un verre de thé... Ils buvaient du café. Nous n'avons rien fait. Nous étions pauvres et misérables. A peine avions-nous de quoi nous abriter. Pour ce qui me concerne, j'avais une toute petite tente, ou plutôt j'avais un drap, et c'est avec ce drap de mon lit que j'ai fait une petite tente pour nous abriter des regards, mon frère, ma soeur et moi. Mon frère dormait dans le même lit que moi et ma soeur dans un lit à côté. Comment aurions-nous pu être plus misérables ? (...)."

Matéo MAXIMOFF